



XXVIII

HISTOIRE DE CORPS-SANS-ÂME ET DE COLLE-DES-CŒURS

CY avait une fois un roi qui avait une fille jolie, mais jolie comme un goyavier-fleurs à l'époque du premier de l'an, une petite merveille, vous dis-je. Quand les jeunes gens avaient le malheur de regarder sa figure, leurs yeux y restaient attachés; ce qui fait qu'ils la nommaient la princesse Colle-des-Cœurs, et une fameuse colle, je vous jure, une colle qui ne laissait jamais s'échapper les oiseaux quand une fois ils s'étaient pris aux gluaux.

Deux ou trois cents rois de toute espèce avaient déjà demandé sa main à son père. Mais son père ne voulait pas la contraindre : « Je laisserai Colle-des-Cœurs choisir elle-même; ce n'est pas moi qui dois me marier, c'est elle qui



XXVIII

ZISTOIRE CORPS-SANS-ÂME

AV COLLE DES-KEIRS



Di éna éne fois éne léroï qui te gagne éne mamzelle zoli zoli coment éne pied gouyavier fleir dans saison bananée; éne ptit dilhouile, mo' dire vous. Lheire zène zens gagne malheir guéte so figuire, zaute liriés tape av li : ça même zaute té appelle li la princesse Colle-des-Keirs, et éne famé lacolle, vous côné, éne lacolle qui zamais largué zozos qui finé maille av li.

Sipas dé trois cents lérois tout qualité té fine dimande so papa pour marié sambe li. Mais so papa napas voulé force li : « Mo va laisse Colle-des-Keirs li-même çosiré; napas moi qui pour marié, li qui pour marié; débrouille vous cari

doit se marier; débrouillez-vous avec elle; si elle vous dit oui, ce n'est jamais moi qui vous dirai non. Quand la tourterelle doit prendre un mari, ce n'est pas le martin qui prépare le nid. » Colle-des-Cœurs, quand elle entendait son père parler ainsi, lui sautait au cou et l'embrassait : « Oui, certes; c'est moi qui ai un bon petit papa. » Et c'était pour cette raison que le père de Colle-des-Cœurs s'appelait le roi Gâteau.

Un jour Colle-des-Cœurs faisait une promenade en voiture. Les chevaux s'emportent. Le cocher essaye de les arrêter, impossible! c'était une paire de Buenos-Ayres; vous savez comme ils ont la bouche dure; c'est l'herbe de leur pays qui en est cause. La rivière n'était pas loin; encore un instant et la voiture va verser dans l'abîme. Colle-des-Cœurs est debout et sur le point de sauter, quand soudain elle entend une voix qui crie : « Ne sautez pas, mademoiselle! ne sautez pas! me voici! » Un jeune homme s'élance hors des broussailles, se jette devant les chevaux, les saisit aux naseaux, les arrête.

Colle-des-Cœurs descend de la voiture et lui dit :

— Grand merci, Monsieur, grand merci! c'est vous qui m'avez sauvé la vie. Mais ces méchants chevaux ne vous ont pas fait de mal, au moins?

— Du mal! Mademoiselle! J'ai le bonheur de

assambe li; quand li dire vous « sifait », napas moi qui pour dire vous « napas »; lheire tourtoelle pour prend mari, napas martin qui arrançæ nique. » Colle-des-Keirs quand li tende so papa cause come ça, nèque embrasse embrasse li : « Si fait val moi qui gagne éne bon papa. » Ça même lacause qui papa Colle-des-Keirs ti appelle l'roi Gâteau.

Ene zour, coment Colle-des-Keirs après promène dans calèce, çouvals emporté. Cocé saye arrête zaute, napas moyen; té éne paire Béno-sayres; vous côné coment labouce dir av zaute : lherbe zaute paye qui cause ça. Lariière napas loin ; encore éne ptit moment même calèce pour çavire dans rempart; Colle-des-Keirs dibouté pour sauté; avlà éne coup là li entende éne lavoix qui crïe li : « Napas sauté, Mamzelle, napas sauté! avlà moi. » Ene zène homme sourti éne coup dans brousses, fonce divant çouvals, pèse zaute dans zaute nénez, arrête zaute.

Colle-des-Keirs dicende dans calèce, li dire li comme ça :

— Grand merci, Missié, grand merci! Vous même qui fine sauve mo lavie. Mais vous napas fine gagne di mal av ça mauvais çouvals là?

— Qui dimal ça, Mamzelle? Mo fine gagne

les empêcher de vous tuer, et vous me demandez si j'ai du mal ! Non, non ! ce n'est pas du mal, c'est du bonheur qui me vient d'eux !

Colle-des-Cœurs devient rouge comme le côté d'un letchi où frappe le soleil. Elle regarde le jeune homme et baisse les yeux. Je crois que pour le coup le fruit est mûr.

Cependant le cocher a ramené la voiture sur le grand chemin ; il a visité avec soin les harnais et les roues : il n'y a rien de cassé. Colle-des-Cœurs remonte dans la voiture, le jeune homme monte après elle :

— Jamais je ne vous laisserai seule avec ces chevaux entre les mains d'un cocher pareil ! Mais quand je suis là vous pouvez vous rassurer, Mademoiselle ; mon nom même doit vous donner confiance : je me nomme le prince Peur-de-Rien.

Peur-de-Rien et Colle-des-Cœurs causent ensemble. Lorsqu'ils arrivent au palais du roi Gâteau, Colle-des-Cœurs embrasse bien fort son père et lui raconte ce qui est arrivé. « C'est le prince Peur-de-Rien qui m'a sauvé la vie, papa ! Si vous ne pleurez pas maintenant la fille qui vous aime, c'est à lui que vous le devez, papa ! Mais comment pourrons-nous jamais nous acquitter envers lui, papa ? »

Le roi Gâteau les regarde un bon moment tous

bonheir empêce zaute touye vous, et vous demande moi sipas mo fine gagne dimal? Non, non, napas dimal qui mo fine gagné; bonheir qui mo fine gagné!

Colle-des-Keirs vine rouze coment son côté letcis qui dans soléye. Li guéte zène homme là, li baisse liziés. Mo croire li fine mîr même ça coup là.

Ça létemps là cocé fine faire calèce tourne dans grand cimin; li visite harnais, laroues, tout partout: narien cassé. Colle-des-Keirs monte encore dans calèce, zène homme monte av li :

— Zamais mo pour laisse vous tout seil av ça çouvals là dans lamains éne faye faye cocé coment ça. Mais quand mo là, vous capabe tranquille, mamzelle; mo nom même doite donne vous couraze : mo appelle prince Peir-Narien.

Peir-Narien sembe Colle-des-Keirs causé, causé. Lheire zaute arrive lacase l'éroi Gâteau. Colle-des-Keirs embrasse embrasse papa, li raconte li tout ça : « Prince Peir-Narien fine sauve mo lavie, papa! Quand vous napas après plore vous ptit fille qui content vous, li même ça, papa! Coment nous va capave paye ça qui nous doite li, papa! »

les deux. Puis, il se met à rire et dit à Colle-des-Cœurs :

— Peut-être trouverai-je le moyen de payer notre dette, mon enfant. Laisse-moi essayer.

Il prend la main de Colle-des-Cœurs, il prend celle de Peur-de-Rien. Il met les deux mains l'une dans l'autre, puis il leur dit :

— N'est-ce pas ça, mes enfants ? N'est-ce pas un bon moyen d'arranger les choses ? Dites.

Colle-des-Cœurs, cette fois, devient rouge comme une mangue figée mûre ; elle entoure de ses bras le cou de son père et cache son visage dans le jabot de sa chemise en murmurant quelques mots, mais si bas, si bas, que personne ne put rien entendre. Mais Peur-de-Rien pousse un hip ! hip ! hurrah ! « Si fait va, papa, vous êtes un malin, vous ! »

Le mariage est décidé. Peur-de-Rien est pressé. On met un régiment de couturières à l'ouvrage : elles cousent des robes, des chemises, des peignoirs, des casavecks, des draps de lit, des taies d'oreillers, des serviettes pour la figure, pour les pieds, pour les mains, des vêtements de bain, bref, tout un trousseau. Peur-de-Rien est sans cesse sur le dos des ouvrières : « Mais travaillez donc, les enfants ! Travaillez donc ! Assez tirer sur le soleil ! Ce n'est pas sur le soleil qu'il faut tirer ; c'est sur votre aiguille ! »

Léroi-Gâteau guette guette zaute, li rié; li dire Colle-des-Keirs :

— Quiquefois mo pour trouve éne magnière, mo pitit. Laisse mo sayé.

Li prend lamain Colle-des-Keirs, li prend la-main Peir-Narien, li mette ça dé lamains là ensemble, li dire zaute :

— Napas ça, zenfants ? Napas éne bon magnière arranze zaffaire là ? Causé.

Colle-des-Keirs ça coup là vine rouze coment éne mangue fizète dans matirité, li zette so lébras dans licou papa, li caciette so figuire dans zabot so cimise; si pas qui li causé doucement, doucement; personne napas capabe tendé. Mais Peir-Narien largue éne hip ! hip ! hurrah ! « Sifait va, papa, vous éne conneir, vous ! »

Mariaze fine décidé. Peir-Narien pressé même. Zaute mette éne bande couturières dans louvraze : coude robes, coude cimises, coude peinoirs, cazavëcks, draps lilit, latêtes zoriés, serviettes figuire, serviettes lipieds, serviettes lamains, linze bair, tout tout ça qui bisoin. Peir-Narien tout lazournée lave lédos zouvrières là : « Mais travaille donc, zenfants ! travaille donc ! Zaute nèque hisse soléye : napas soléye qui bisoin hissé; gouie qui bisoin pour hissé ! »

Le jour du mariage arriva. Colle-des-Cœurs avait peu dormi cette nuit-là, sa tête lui faisait un peu mal. Elle monta sur l'argamasse pour respirer un peu d'air frais. Comme elle se relevait pour aller mettre sa robe de mariée avec son bouquet de fleurs d'oranger, elle entend soudain un grand bruit dans l'air au-dessus de sa tête. Le ciel s'ouvre tout à coup, et une espèce de loup énorme saute sur l'argamasse. Il enlève Colle-des-Cœurs dans ses bras, frappe du pied, rebondit comme une balle élastique et s'enfonce dans le nuage qui l'a apporté. Le nuage se referme, ils ont disparu. La servante, qui était avec Colle-des-Cœurs sur l'argamasse, veut crier : elle ouvre la bouche, mais l'émotion l'étrangle, rien ne sort.

Lorsque la servante a raconté ce qui vient de se passer au roi Gâteau et à Peur-de-Rien, comment peindre leur désespoir ! Ils crient, ils pleurent, ils arrachent leurs cheveux, ils déchirent leurs habits ; rien n'y manque. Mais qu'y faire ? Quant ils sont las, ils s'arrêtent.

Peur-de-Rien monte sur la montagne ; il regarde, il cherche s'il apercevra ce nuage. Deux ou trois fois le nuage passe tout près de lui ; mais il a beau écarquiller ses yeux, le nuage est trop épais, il ne peut voir comment est fait le dedans du nuage.

Zour · mariaze fine vini. Colle-des-Keirs napas té bien dourmi ça lanouite là, so latête morceau fere mal ; li monte lâhaut largamassee grand bo-matin pour gagne morceau lafraiceir. Coment li lévé pour alle mette so robe marié av bouquet fleirs loranzé, avlå li tende éne grand grand tapaze en lair lâhaut so latête. Léciel ouvert éne coup ; éne gros zespèce zanimaux loulou saute lhaut largamassee, li lève Colle-des-Keirs dans so lébras, li tape éne grand coup enbas av so lipied, li monte en lair coment éne boule lastique, li fonce dans niaze qui té amène li, niaze frémé ; zaute dérobé même. Servante Colle-des-Keirs, qui ti av so maitresse lav largamassee, reste sec ; la-bouce ouvert pour crié, narien sourti.

Lheire servante fine raconte ça leroi Gâteau av Peir-Narien, napas appelle çagrin, ça qui zaute çagrin ! crié, ploré, arrace civés, dicire linze : narien manqué ! Mais qui a faire ? Lheire zaute lassé, zaute blizé arrêté.

Peir-Narien monte lhaut montagne, guété, rôdé sipas li capave trouve niaze là. Dé trois fois niaze passe à côté li même ; mais li bean carquille carquille so liziés, niaze là trop épaisse, napas moyen trouvé coment son endidans.

Dans sa misère, Peur-de-Rien n'avait qu'une petite distraction, il aimait à aller à la chasse.

Un jour qu'il était au milieu de la forêt, il entend du bruit derrière des ravenals. « C'est peut-être un cerf ! » Il avance sans bruit de l'autre côté des ravenals ; que voit-il ? Une biche abattue qu'un gros lion et un perroquet énorme se disputaient en se battant. Peur-de-Rien tire son couteau, fait deux parts de la biche et leur dit :

— Mais pourquoi donc vous battre ? La pièce est assez grosse pour deux. Je l'ai coupée juste par la moitié ; partagez de bon cœur ; que chacun de vous prenne une part.

Le lion et le perroquet sont satisfaits de l'accord. Ils disent à Peur-de-Rien : « Oui, vraiment, tu as raison ! Mais pour te récompenser d'avoir arrangé notre différend, nous voulons te faire un présent qui t'aidera à retirer Colle-des-Cœurs des mains du loup qui l'a emportée dans le nuage. »

Le lion arrache un cheveu de sa crinière, le donne à Peur-de-Rien et lui dit :

— Quand tu voudras te changer en un grand et beau lion comme moi, prends ce cheveu dans ta main et dis : « Et toi, cheveu, fais ton ouvrage, » et tu deviendras lion. Quand tu voudras reprendre ta figure d'homme, tu n'auras qu'à dire : « Et toi, cheveu, défais ton ouvrage. » Tu

Dans so lamisère là Peir-Narien ti éna nèque éne pítit soulazement : li content alle laçasse. Ené zeür comment li ti dans milié grand bois li tende tapaze derrière ravenals. « Quiquefois éne cerfel ! » Li marce doucement doucement, li arrive laute côté ravenals, qui li trouvé ? Éne bice fèque touyé, et éne gros lïon sembe éne papa péroquet qui après laguerre pour gagne ça bice là. Peir-Narien tire couteau, li partaze bice là en dé, li dije zaute :

— Qui fêre laguerre, donc ! zibier là assez gros pour dè doumounde. Mo fine coupe zisse en dé : partaze bon keir, çaquéne va prendre so lamquié.

Lïon av péroquet content. Zaute dire Peir-Narien : « Sifait va, to gagne raison ! Mais pour to lapeine to fine arranze nous zaffaire, nous vlé faire toi éne cadeau qui va ide toi pour tire Colle-des-Keirs dans lamains ça loulou qui fine amène li dans niaze. »

Avlà lïon tire éne civé dans so latête, li donne li civé là, li dire li :

— Lheire to va voulé vine éne grand grand bel bel lïon comment moi, tchiombô ça civé là dans to lamain et dire éne coup : « Et toi, civé ! faire to louvraze, » et to va vine lïon. Lheire to va vlé tourne encore éne doumounde, to nèque pour dire : « Et toi, civé ! défaire to louvraze ! »

as entendu, n'oublie pas, ce n'est pas difficile à se rappeler.

Peur-de-Rien dit grand merci au lion,

Le perroquet arrache une plume du bout de son aile, la donne à Peur-de-Rien et lui dit :

— Quand tu voudras devenir un perroquet comme moi pour voler où tu voudras, tu n'auras qu'à tenir cette plume et à dire : « Et toi, plume, fais ton ouvrage, » et tu seras changé en perroquet. Quand tu voudras reprendre ta figure d'homme, tu n'auras qu'à dire : « Et toi, plume, défais ton ouvrage ! » N'oublie pas.

Peur-de-Rien remercie le perroquet. Ils s'en vont tous les trois.

Peur-de-Rien, de retour au palais, cherche le roi Gâteau pour lui raconter son aventure. Le pauvre vieux roi était étendu sur un canapé auprès d'une fenêtre ouverte. Toute la journée, depuis le petit point du jour jusqu'à la nuit noire, c'était là sa place. Il avait toujours les yeux au ciel, pour chercher à apercevoir le nuage qui lui avait volé sa fille.

Peur-de-Rien lui dit : « Ce n'est plus le moment de pleurer, papa ! je vais dans un instant aller voir Colle-des-Cœurs. Le bon Dieu a eu pitié de nous. Écrivez-lui ce que vous voudrez ; c'est moi qui lui porterai votre lettre. » Et il

To fine tende ; napas blié ; li napas difficile pour souvini.

Peir-Narien dire grand merci lïon.

Péroquet tire éne plime dans boute so lézaïle, li donne ça plime là Peir-Narien, li dire li :

— Lheire to va voulé vine éne péroquet coment moi pour capave envole à cote to va content, to nèque bisoin tchiombô plime là dans to lamain et dire li éne coup : « Et toi, pilime, faire to louvraze, » et to va vine péroquet. Lheire to va voulé tourne encore éne doumounde, to nèque pour dire li : « Et toi, pilime, défaire to louvraze ! » Napas blié.

Peir-Narien dire merci péroquet. Zaute tout allé.

Lheire Peir-Narien fine tourne lacase, li rôde léroi Gâteau pour raconte li tout ça. Pauve vié léroi là ti allonze làhaut canapé acôte éne lafenête ouvert. Tout lazournée dipis grand bomatin zisqu'à naplis capave trouve clair, ça même so place. Li touzours liziés enlair, sipas li a capave trouve niaze qui fine valor li so pitit.

Peir-Narien crie li : « Naplis létemps pour ploré, papa ! mo pour alle voir Colle-des-Keirs tañhère même : Bondié fine soulaze nous, crire li ça qui vous content, moi-même qui pour amène

raconte au bonhomme Gâteau sa rencontre avec le lion et le perroquet.

Le bonhomme s'élance dans son bureau, saisit une plume, de l'encre, du papier, et écrit :

« Ah ! mon enfant ! ma chère enfant ! quelle douleur est la mienne ! Si Dieu exaucait ma prière, il me permettrait de t'embrasser encore une fois avant de mourir ; c'est ce que je lui demande jour et nuit ! C'est Peur-de-Rien qui te remettra cette lettre. Fais tout ce qu'il te dira : excepté ton vieux père, il n'y a personne qui t'aime comme lui. »

Le roi met sa signature au bas de la lettre, la donne à Peur-de-Rien et lui dit :

— Ne tarde pas à revenir me porter de ses nouvelles ! Tu sais que je vais mourir si ce chagrin doit durer !

Pauvre bonhomme ! laissons-le !

Peur-de-Rien monte sur la montagne. Voilà qu'il voit venir le nuage. Le vent le pousse comme un grand vaisseau blanc ; attendons qu'il approche encore un peu. Soudain, Peur-de-Rien prend dans sa main sa plume de perroquet et lui dit : « Eh toi, plume ! fais ton ouvrage. » Que croyez-vous ? Son corps à l'instant se ramasse ; ses bras se changent en ailes, son nez devient un bec, ses habits des plumes ; ce n'est plus un homme, mais un grand perroquet gris. Le nuage était proche ; il prend son vol et monte tout droit.

li vous lette. » Et li raconte bonhomme Gâteau zistoire lïon av péroquet.

Bonhomme fonce dans son bireau, li pèse plime, lenque av papier, li crire éne coup :

« Ah ! mon pitit, mo cer pitit, qui ladouleir av moi ! Mo lékeir enbas roce. Quand Bondié coute mo laprière, li va laisse moi embrasse toi encore éne fois avant mo mort : ça même mo dimande li lizour, lanouite ! Peir-Narien qui pour donne toi ça lette là ; faire tout ça qui li va dire toi : cepté to vié papa, napas énan personne qui content toi coment li. »

Léroi mette son nom làhaut papier là, li donne lette dans lamain. Peir-Narien, li dire li comme ça : « Napas tardé pour vine apporte moi so nouvelles ! To côné mo pour mort quand çagrin là assise av moi ! » Pauve bonhomme ! laisse-li !

Peir-Narien monte lhaut montagne, avlà li voir niaze vini. Divent pousse li coment éne grand navire blanc : laisse li approce encore morceau. Ene coup là Peir-Narien prend plime péroquet dans so lamain, li dire li : « Et toi, plime ! faire to louvrage. » Qui vous croire ? So lécorps fonde éne coup : so lébras vine lézailes, so nénez éne labec, so linze làhaut li fine çanze en plimes ; li naplis éne doumounde, li fine vine éne grand péroquet gris. Niaze napas loin ; li envolé, li pique enlair même.

Peur-de-Rien entre dans le nuage.

Ce nuage-là était distribué comme une véritable maison. Il y avait des chambres, des corridors, des escaliers ; puis des portes, des fenêtres. Mais ce n'était pas du bois comme dans les maisons qui sont sur la terre, tout était taillé dans le nuage même : on eût dit du coton fin comme de la fumée. Peur-de-Rien lui-même est obligé de s'étonner.

Peur-de-Rien entre dans le vestibule : personne. Un escalier est devant lui, il monte. Rendu là-haut, il trouve un long corridor où donnent vingt chambres ; mais toutes les portes sont fermées. Où est Colle-des-Cœurs ? Peur-de-Rien met l'oreille contre une porte ; il écoute : rien. Il va à une autre porte, il écoute : rien encore. Il arrive à une troisième porte, il écoute, et le voilà qui entend comme une personne qui ronfle. C'était la chambre du loup. Son gros nez était bouché de rhume : il était obligé de dormir la bouche ouverte. Ceux qui bâtissent leurs maisons au milieu des nuages doivent s'attendre à être enrhumés : demandez aux habitants de Curepipe.

Peur-de-Rien s'éloigne sans bruit de la porte du loup. Il arrive à la porte d'une autre chambre d'où sortent comme des plaintes. « Bien sûr, c'est ici ! » Il ouvre la porte avec son bec et entre. C'était bien la chambre de Colle-des-Cœurs.

Peir-Narien rente dans niaze.

Niaze là ti arranzé coment éne vrai lacaze. Iéna laçambes, iéna colidors, iéna lescaliers, assembe laportes, assembe lafenètes; mais tout ça napas faite av dibois coment lacaze qui làhaut laterre: tout quiqueçose taillé dans niaze même, coma dire dans coton fin fin coment éne lafimée. Peir-Narien blizé toné.

Peir-Narien rente dans vestibile : napas personne. Lescalier divant li, li monté. Arrive là-haut li trouve éne longue longue colidor av éne bande laçambes; mais zaute tout laporte frémé. A cote Colle-des-Keirs? Peir-Narien colle zoréye dans éne laporte; li couté, li couté : narien. Li alle. Li colle zoréye dans éne laute laporte : narien. Li arrive dans troisième laporte : avlà li tende coma dire quiquéne après ronflé. Ça ti laçambe loulou. Son gros nénez boucé av larhime : li blizé dourmi laguélé ouvert. Quand doumounde faire zaute lacase dans milié niaze, touzours bisoin larhime av zaute : dimande zense Cirepipe.

Peir-Narien quitte la porte loulou ; li alle doucement doucement ; li arrive dans laporte éne laçambe à cote li tende coment dire doumounde après plaigné. « Bien sir, là même, ça! » Li ouvert laporte av so labec, li rentré : ça ti laçambe Colle-des-Keirs.

Colle-des-Cœurs regarde cet oiseau qui entre ; elle croit que c'est sans doute un oiseau que le loup envoie pour qu'elle se divertisse à causer avec lui. Mais comment agréerait-elle un présent du loup ! Elle repousse le perroquet d'un geste de la main et lui dit : « Moi qui hais ton maître, je consentirais à t'aimer ! Va-t-en, va-t-en, laisse-moi pleurer en paix ! »

A l'instant, Peur-de-Rien dit à sa plume échantée : « Plume, défais ton ouvrage ! » Il parlait encore qu'il était redevenu homme. Colle-des-Cœurs est debout ; elle s'élance vers lui, lui jette les bras autour du cou, et l'embrasse, l'embrasse ! Dieu, que c'est bon !

Alors ils se mettent à causer. Peur-de-Rien donne à Colle-des-Cœurs la lettre de son père. Elle la lit : « Oui, certes, je ferai tout ce que tu me diras ; on n'a pas besoin des conseils de son père pour savoir qu'une femme doit obéir en tout à son mari. »

Puis, Peur-de-Rien demande à Collé-des-Cœurs quelle espèce d'homme ou d'animal est le loup qui l'a enlevée.

— C'est une façon d'homme qui n'est pas un homme, avec une figure qui n'est pas une figure, des yeux qui ne sont pas des yeux, une bouche qui n'est pas une bouche, un corps qui n'est pas un corps. Je ne sais vraiment pas ce que c'est, et

— Colle-des-Keirs guette zozo là rentré, li croire quaquefois éne zozo qui loulou envoyé pour li amise cause av li. Mais comment li a capave content cadeau loulou! Li pousse péròquet av lamain, li dire li : « Moi qui haïe to maite, moi qui va content toi? Allé! allé! laisse moi plore tranquille. »

Ene coup là Peir-Narien dire av so plime-sourcier : « Plime, défaire to louvraze! » Li napas encore fini causé qui li fine tourne éne doumounde. Colle-des-Keirs, manman! lève éne coup; li saute lâhaut li, li zette so lebras dans so licou, li embrasse li, embrasse li : comment li goût! comment li goût!

Lheire là, zaute commence causé. Peir-Narien donne Colle-des-Keirs lette so papa. Colle-des-Keirs lire lette : « Bien sir mo va faire tout ça qui to va dire moi! napas besoin conseil papa pour coné qui ène fame doite touzours faire ça qui so mari commande li. »

Asthère là Peir-Narien dimande. Colle-des-Keirs qui zespèce doumounde ou bien zanimaux ça loulou qui fine valor li là.

— Li éne zespèce doumounde qui napas éne doumounde, av éne figuire qui napas éne figuire, liziés qui napas liziés, labouce qui napas labouce, lécorps qui napas lécorps; si pas moi qui li; qui-quefois name, mo croire! Mo dimande li comment

je crois quelquefois que c'est un fantôme. Je lui ai demandé son nom, il m'a dit qu'il s'appelait Corps-sans-Âme. Mais je ne sortirai jamais de ses mains, parce que jamais personne ne pourra savoir comment s'y prendre pour le tuer. Quand même on le couperait par petits morceaux, que lui importe? Les morceaux se rejoindraient et se recolleraient. Pour le tuer, il faut savoir où est son âme. Son âme est dans un œuf, l'œuf dans un pigeon, le pigeon dans le corps d'un tigre rouge, le tigre rouge dans le corps d'un grand tigre blanc. Il faut tuer le tigre blanc; le tigre blanc mort, le tigre rouge s'élancera sur vous tandis que vous êtes encore tout fatigué du combat, il faut le tuer aussi. Alors le pigeon s'enverra; il faut le poursuivre, l'atteindre et le tuer, puis prendre l'œuf. En dernier lieu, pour la fin de l'aventure, il faut casser l'œuf sur la tête du Corps-sans-Âme. Alors, mais alors seulement, il tombera mort. Mais quel homme pourra faire tout cela?

— Tu demandes quel homme tuera ton loup?... Moi. Je crois parfois que tu as oublié mon nom, Colle-des-Cœurs, je m'appelle Peur-de-Rien. Fais tes préparatifs : avant trois jours, je serai de retour ici avec l'œuf de ce pigeon; j'en ferai une omelette sur la tête du loup. Fais tes préparatifs, te dis-je! Mais il n'y a pas de temps à perdre : laisse-moi partir.

li appellé, li dire moi li appelle Corps-sans-Âme. Mais zamais mo pour sourti dans so lamains, à cause zamais personne va capave coné qui magnière touye li. Quand même coupe li par ptits ptits morceaux même, qui li en peine? Morceaux là va zoinde encore, va colle ensembe. Pour touye li bisoin coné où li so name. Name dans éne dizef, dizef dans éne pizon, pizon dans lécorps éne tigue rouze; tigue rouze dans lécorps grande tigue blanc. Bisoin touye tigue blanc; lheire tigue blanc fine mort, tigue rouze pour fonce lhaut vous, coment vous encore lassé là, bisoin touye li oussi. Lheire là, pizon pour envolé; bisoin sivré li, attrape li, touye li, prend dizef. Pour so finition zaffaire bisoin prend dizef et casse li làhaut latête Corps-sans-Âme. Ça coup là li mort même, li tombe sec. Mais qui doumounde qui va capave faire ça bande quiqueçoses là?

— To dimandé qui doumounde qui va touye to loulou? Mo croire quiquefois to fine blié mon nom, Colle-des-Keirs! mo appelle Peir-Narien. Arranze paquets : avant trois zours mo pour tourne ici av dizef ça pizon là; mo vo casse lomelette làhaut latête loulou. Arranze paquets, mo dire toi! Mais napas l'étemps pour perdi; laisse moi allé.

Ils s'embrassent. Peur-de-Rien commande à sa plume de faire son ouvrage ; il se change de nouveau en perroquet et redescend sur la terre.

Après avoir donné des nouvelles au pauvre vieux roi Gâteau, il va à la recherche du tigre blanc.

Le tigre blanc habitait une caverne, dans une grand montagne, au milieu d'une vaste plaine. Jamais on ne traversait cette plaine, on faisait un grand circuit pour ne pas être aperçu par le tigre. Auprès de la caverne la terre était blanchie par les ossements des animaux qu'avait dévorés le tigre.

Pour arriver plus vite, Peur-de-Rien s'était changé en perroquet. Il vient se poser sur un tambalacoque qui avait poussé près de la caverne. Il descend en silence, prend le cheveu du lion dans sa main et s'écrie : « Eh toi, cheveu, fais ton ouvrage ! » et le voilà changé en un énorme lion comme il n'y en a pas deux au pays de Maurice. Puis il pousse un rugissement : Maman ! On dirait le tonnerre ! La montagne même est forcée de trembler ; des roches énormes roulent du haut jusque dans la plaine.

Le tigre dormait dans la caverne. Ce bruit le réveille en sursaut, d'un bond il est dehors. Le lion l'attendait. Le tigre sort, le lion est sur lui. Quel combat ! quelle bataille ! Ils sont couverts

Zaute embrasse embrassé; Peir-Narien com-mande so plime faire so louvraze, li vine encore péroquet, li dicende à terre.

Lheire li fine donne nouvelles pauve yié léroi Gâteau, li parti pour alle rôde tigue blanc.

Tigue blanc ti reste dans éne caverne éne grand montagne dans milié éne grang grand laplaine. Zamais personne passe laplaine là; zaute blizé faire grand tour pengare tigue voir zaute. Dans bord caverne laterre blanc av lézos tout zani-maux qui tigue là fine manzé.

Pour arrive plis vitement, Peir-Narien ti çanze en péroquet; li vine pose làhaut éne grand pié tambalacoque qui ti pousse àcote caverne. Li dicende doucement, li prend civé lïon dans so lamain, li crïe éne coup : « Et toi, civé, faire to louvraze! » Avlà li vine éne grand grand papa lïon coment napas énan dé dans paye Maurice. Lheire là li largue éne crié : Manman! coment dire tonnerre; montagne même blizé tremblé : gros gros roce roule dipis enhaut zisquà dans laplaine.

Tigue ti après dourmi dans caverne; li tende ça, li lève éne coup, li saute dohors. Lïon ti aspère li; comment li sourti là, li fonce làhaut li. Napas pelle laguerre ça qui zaute laguerre; mété,

d'écume et de sang ; qu'importe ! La lutte continue acharnée : aucun des deux ne cède ; ils s'acharnent l'un contre l'autre. Le tigre soudain saisit une patte du lion dans sa gueule ; tandis qu'il baisse ainsi la tête, le lion le prend par la nuque et secoue, secoue si fort que le tigre est réduit à lâcher prise. Le lion alors saute sur son dos et l'aplatit contre terre ; il pèse, il pèse encore, houn ! et lui casse les reins. Le tigre tourne de l'œil : il est mort.

Mais le pauvre lion était cruellement blessé et tout essoufflé par la lutte. Tandis qu'il léchait sa patte, voilà le tigre rouge qui commence à se dégager du corps du tigre blanc. Encore un instant et il sera prêt pour le combat. Mais prenez-vous Peur-de-Rien pour une bête ? Il saisit sa plume et lui dit de faire son ouvrage. Il redevint perroquet, et se pose au haut du tambalacoque. Le tigre reste déconcerté au pied de l'arbre : « Attends, lui crie le perroquet, attends que je sois un peu reposé ! nous verrons tout à l'heure ! »

Cependant, le loup, dans son nuage, se sentait le corps tout mal à l'aise : « Mais qu'ai-je donc ? je me sens tout brouillé ! » Laissons-le.

Lorsque Peur-de-Rien sent que toutes ses forces lui sont revenues, il redevient lion et fond sur le tigre rouge. Ce tigre rouge était nécessai-

tapé, bourré ; zaute quimé, lécörps coule disang ; narien ça ; napas largué, zaute tacé mêmé. Ene coup là tigue pèse éne lapatte lïon dans so laguèle ; coment latête tigue enbas là, lïon sousque li dans licou derrière latête, sacouyé, sacouyé ; tigue blizé largue lapatte ; lïon saute làhaut so lédos, aplati li par terre, pésé, pésé, houn ! léreins cassé : tigue vire caye, li mort même.

Mais pauve lïon là li blessé même ; li lassé, naplis éna divent av li. Coment li après lice lice so lapatte, avlà tigue rouze comence dégaze dans lécörps tigue blanc. Ene ptit moment même li va paré pour laguerre. Mais sipas vous croire qui Peir-Narien li bête ! Li prend so plime, li commande li faire so louvraze ; li tourne encore péroquet ; li envole éne coup, li pose enlair làhaut pied tambalacoque. Tigue rouze en bas reste gaga. Péroquet nèque dire li : « Aspère, aspère mo pose morceau : talheire nous pour guété. »

Létemps là loulou dans niaze senti coment dire so lécörps napas bien : « Si pas moi qui av moi donc ! mo brouillé brouillé. » Laisse li !

Lheire Peir-Narien coné tout so laforce fine tourne av li, li vine encore lïon, li fonce lhaut tigue rouze. Tigue rouze là té blizé plis piti,

rement plus petit, pour que son corps pût tenir dans le corps du tigre blanc. Le lion n'a besoin que de trois ou quatre coups pour l'achever. « Ça, un tigre ? C'est bien plutôt un chat marron, je crois ! » D'un dernier coup de patte, vous dis-je, le lion lui crève le garde-manger. Il meurt ; le lion l'ouvre.

Le loup, dans le nuage, est obligé de se coucher ; sa maladie est grave.

Pendant que le lion ouvre avec précaution le corps du tigre rouge de peur que le pigeon ne s'échappe, le pigeon s'élance soudain hors de la gueule du tigre, monte et s'envole à tire d'aile. Le lion le poursuit de toute sa vitesse, mais quand donc un animal, en courant, pourra-t-il suivre le vol d'un oiseau ? Le pigeon gagne, gagne toujours ; encore un instant et le lion l'aura perdu de vue.

Peur-de-Rien saisit sa plume enchantée et lui crie : « Eh toi ! plume, fais ton ouvrage. » Le voilà perroquet. Il s'élève, monte, monte encore pour que son regard puisse porter plus loin : on dirait un gros cerf-volant qui ronfle dans le vent qui donne. Le pigeon le sent approcher et redouble d'efforts. Ah ouah ! le perroquet est là-haut au-dessus de sa tête. Soudain il plonge et le saisit par le milieu du corps. Un coup de bec suffit : le pigeon flotte dans l'air, se balance sur

pour so lécörps capave tini dans lécörps tigue blanc. Lïon bisoin nèque trois quate coups pour fini li. « Ça éne tigue! quiquefois éne çatte marron, mo croire! » Ene dernier coup so lapatte, mo dire vous, lïon crève so garde-manzé. Li mort même : lïon ouvert li.

Loulou dans niaze blizé allonze làhaut lilit ; grand grand malade av li.

Coment lïon ouvert doucement doucement lécörps tigue rouze pengare pizon sauvé, pizon sourti éne coup dans laguèle tigue, pique en lair, envolé. Lïon galoupé, largué même pour sivré li ; mais quand ça qui éne zanimaux capave parié lacourse av éne zozo. Pizon divant, li gagnè, li gagné, talhère même lïon pour perdi li dans so liziés.

Peir-Narien pèse éne coup so plime-sourcier, li crïe li : « Et toi, plime, faire to louvraze! » Li vine péroquet. Li pique en montant pour so liziés, capave trouve plis dans loin : coma dire éne papa cervolant qui ronferonflé quand divent donné.

Pizon senti li approcé : li forcé, forcé même. Ah ouah ! péroquet enlair làhaut so latête.

Li plonze éne coup, li pèse li dans so milié

une aile, essaye de s'appuyer sur l'autre, puis tombe d'un coup comme la pierre qu'un enfant a lancée en l'air. Le perroquet l'ouvre : l'œuf est dedans.

Il prend l'œuf dans son bec et s'envole sur la montagne pour attendre le nuage.

Voilà le nuage dans le lointain. Le vent le pousse, le pousse, le rapproche. Le perroquet ouvre ses ailes et entre dans le nuage. Il sait maintenant où passer, il entre dans la chambre de Colle-des-Cœurs : « Me voilà ! voilà l'œuf ! Nous n'avons pas le temps de causer, suis-moi ! »

Il pénètre dans la chambre de Corps-sans-Âme.

Le loup était étendu sur son lit ; sa respiration était courte comme celle d'un chien qui vient de forcer un lièvre. Peur-de-Rien, d'un seul coup, casse l'œuf sur la tête du loup. Que croyez-vous ? Voilà son corps qui commence à fondre en eau. Il coule, il coule ; et voilà le nuage aussi qui s'en va en plaie. Le nuage tout à l'heure va manquer sous leurs pieds. Le perroquet n'a que le temps de crier à Colle-des-Cœurs : « Saisis ma patte ! Saisis ma patte ! Ne lâche pas ! » Le nuage se déchire en morceaux ; le perroquet ouvre ses ailes, et ils descendent sur le sommet de la montagne dans une petite pluie fine qui était tout ce qui restait du nuage.

lécorps. Ène coude labec assez : pizon flotte flotte enlair, li balance làhaut ène cote son lézaile, li saye appiye làhaut laute côté, li tombe ène coup comment ène roce qui zenfant fine zette en lair. Péroquet ouvert li. Dizef làdans.

Li prend dizef dans so labec, li envole làhaut montagne, pour aspère niaze.

Avlà niaze dans loin. Divent pousse li, divent pousse li, li arrive proce. Péroquet ouvert lézailes, monte dans niaze. Li conté àcote bisoin passé, li rente laçambe Colle-des-Keirs. « Avlà moi, avlà dizef! napas l'étempis pour causé; sivré moi! »

Li fonce dans laçambe Corps-sans-Âme. Loulou làhaut lilit; divent courte courte dans so labouce, coma dire licien qui fèque force ène yève. Péroquet ène coup même casse dizef làhaut latète loulou. Qui vous croire? Alà so lécorps commence fonde dileau. Li coulé, li coulé; avlà niaze aussi qui largue so laplie. Talheire niaze là pour dérobé enbas zaute lipied. Péroquet nèque l'étempis crïe av Colle-des-Keirs : « Tini mo lapatte, tini mo lapatte : napas largué! » Niaze dicire diciré, péroquet ouvert lézailes. Zaute dicende làhaut montagne dans ène ptit ptit laplie qui té so restant niaze là.

Qu'ai-je besoin de rien ajouter, mes enfants ? Peur-de-Rien ordonne à sa plume de défaire son ouvrage. Il redevient homme et prend Colle-des-Cœurs dans ses bras. Mais ils mirent vraiment bien du temps à descendre de la montagne.

Lorsque papa Gâteau voit Colle-des-Cœurs, il est fou ! Il saute sur elle et la mange de baisers ! Quand enfin il est fatigué de l'embrasser, il l'embrasse encore. Peur-de-Rien ne peut s'empêcher de rire ; il arrache sa femme des bras du bonhomme : « Eh vous ! papa, vous allez lui finir les joues ! mais ce sont les joues de ma femme, ça ! »

Ils appellent le cuisinier pour ordonner le dîner. Maman ! maman ! pourvu qu'on n'étouffe pas à manger tout ça ? Impossible de compter la multitude de plats qu'il y avait sur la table. Mais il y avait une compote de pigeons, han ! Par malheur, quand je veux y goûter, Peur-de-Rien m'allonge un coup de pied qui me fait tomber ici.

Ce que nous avons exprimé de doute à l'endroit de la provenance de « Paulin av Pauline », nous serions tenté de le répéter ici. La donnée du conte de « Corps-sans-Âme av Colle-des-Keirs » ne nous paraît pas d'invention créole, outre que la conduite du récit révèle plus d'habileté, ou tout au moins plus de savoir



Qui mo bisoin dire zaute encore, zenfants ! Peir-Narien comande so plime défaire so louvraze, li vine doumounde, li prend Colle-des-Keirs dans so lébras. Mais zaute longtemps même, oui, avant zaute dicende dans montagne là.

Lheire papa Gâteau trouve Colle-des-Keirs, li fou ! li saute lahaut li, li manze li. Quand li lassé à force embrasse li, li embrasse li encore. Peir-Narien blizé rié ; li tire so fanme dans la mains bonhomme : « Eh vous, papa, vous pour fini so lazoues, oui ! Lazoues mo fanme, ça. »

Zaute appelle cousinier pour commande dîner. Manman ! manman ! pengare doumounde pour mort av tout ça manzé là, oui ! Napas møyen compté ça bande léplats qui lâhaut latabe. Mais ti iéna éne ladaube pizons ! han ! Domaze lheire mo voulé goûte li, Peir-Narien flanque moi éne coup de pied, mo tombe ici.

-
- faire, que nous n'en rencontrons dans les créations authentiques du génie de Lindor. Mais nombre de traits révèlent la main de l'artiste noir. Nous avons coutume chez nous de faire place à l'étranger naturalisé Mauricien.

